

Reviews

Yon, Jean-Claude. *Une histoire du théâtre à Paris*. Paris : Aubier, Collection historique, 2002. 437 p.

Il fut un temps où les acteurs étaient enterrés dans des fosses communes et le cimetière leur était nié. Ce ne sera qu'à partir de 1789 que ces parias excommuniés vont acquérir leurs droits civiques. Et pourtant, peu d'années après, le succès et la pénétration sociale du théâtre dans la vie parisienne (et par conséquent française) seront tels qu'on pourra parler de l'existence d'une véritable « dramaturgie ». C'est l'histoire de ce long règne du théâtre sur la vie culturelle et sociale, et de son influence profonde sur l'imaginaire national, que nous narre Jean-Claude Yon dans ce livre fourmillant de renseignements érudits et de détails curieux. Il y étudie le développement et les transformations du théâtre sur près de cent vingt-cinq ans – un très long dix-neuvième siècle – relevant comment celui-ci a joué un rôle fondamental dans la formation d'une culture nationale commune. On ne peut parler du théâtre sans parler en même temps de la position de l'état face à celui-ci. L'auteur reconstruit donc par le menu le rapport, surtout fait de méfiance, entretenu par les nombreux pouvoirs qui se sont succédé le long de ce siècle politiquement complexe entre tous, envers les gens de la scène. Il en ressort un portrait fouillé, composé d'atermoiements, de suspensions, de tentatives plus ou moins franches, plus ou moins détournées, de maintenir un certain contrôle sur l'évolution et les contenus de cette forme étonnamment populaire d'expression artistique. Des bouffées de révolte et des velléités d'indépendance se confrontent ainsi, depuis la Révolution, en passant par la Restauration et l'Empire, à une censure souvent obtuse, parfois narguée ou ignorée, mais toujours à l'affût ; cela jusqu'à sa disparition lente et progressive pendant la Troisième République, au milieu de débats acrimonieux tout aussi bien politiques qu'esthétiques et même financiers, les traitements des censeurs représentant aussi un sujet de controverse.

En plus de l'aspect social, l'auteur se penche systématiquement sur le développement des lieux ; leurs attaches institutionnelles, bien sûr, mais aussi leur positionnement dans la topographie de la ville, leur architecture, leur esthétique, les changements de nom et de propriétaire. Une histoire du théâtre ne saurait pas non plus éviter de discuter des acteurs, de leurs heurs et malheurs, de leurs ambitions, de la transformation graduelle qui, des marginaux qu'ils étaient, en fera des vedettes choyées et recherchées. Le théâtre n'existe pas non plus sans qu'on en parle, et il convient alors de s'arrêter sur la critique, son essor et son évolution. Enfin, les formes elles-mêmes font l'objet d'un long développement qui retrace leurs modifications progressives, l'invasion du mélodrame, la « révolution » romantique, mais aussi le vaudeville, l'opérette, la danse, et jusqu'au théâtre de marionnettes et au cirque, et enfin aux spectacles sportifs. L'ouvrage, suivant ces préoccupations, se divise ainsi en trois grandes sections, la première étant « L'État face aux théâtres parisiens », la deuxième « Les structures de la vie théâtrale », et la troisième « Répertoires et diversités des spectacles », à l'intérieur desquelles les divers sujets sont traités surtout selon un axe diachronique.

Jean-Claude Yon a fourni ici un maître ouvrage, fruit d'un travail de recherche méticuleux, d'une précision étonnante dans les détails, qui ne sous-estime aucun des aspects matériels même les plus apparemment anodins de la vie théâtrale et les relie à des considérations plus proprement littéraires pour donner une image complète et convaincante de la naissance, de l'évolution et de la disparition ultime de la « dramaturgie ». Une bibliographie abondante et clairement organisée offre de nombreuses possibilités d'approfondissement au lecteur curieux, qui se sera laissé charmer par le style clair et élégant de l'ouvrage. Un « Index des noms de personnes » et

un « Index des lieux de spectacle » permettent enfin de circuler avec aisance dans le volume pour y rechercher des informations précises.

L'essor de la société du spectacle à la Belle Époque change la donne et sonne le glas de la « dramaturgie », ouvrant la voie aux formes contemporaines du spectacle, dont le cinéma en premier lieu, qui dominent notre temps. Cette étude exhaustive du théâtre parisien est elle-même précieuse pour comprendre, au-delà des avatars particuliers de la représentation théâtrale, le rapport de l'homme moderne à la culture du spectacle dans ce qu'elle a de plus vaste.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Études littéraires. Vol. 41, No. 3, automne 2010. « Littérature et anarchisme ». Sous la direction de Sebastian Veg.

Pendant longtemps on en est venu à quasiment assimiler l'anarchisme littéraire à la France, si ce n'est presque exclusivement au symbolisme, et à le situer par conséquent dans une fourchette temporelle ne dépassant guère l'espace de deux décennies environ, des années quatre-vingt-dix du dix-neuvième siècle au début de la Première guerre mondiale. Cela n'empêchait guère d'en trouver aussi ailleurs avant (Shelley en Angleterre) ou après (Pa Kin en Chine), sans mentionner le cas quelque peu particulier de la Russie et de Tolstoï, mais limitait l'essentiel du développement des convergences entre littérature et politique, dans ce qu'elles ont pu avoir de plus suivi et significatif, à l'hexagone et à l'entre deux siècles. Dans cette collection d'articles, issus d'un colloque tenu en 2006, Sebastian Veg a le mérite de donner de la place à des études intéressantes qui explorent encore bien d'autres cas aux origines diverses et aux développements inégaux. Il ya, toujours pour la France, celui de Saint-Paul Roux, mais aussi Kafka, Jaroslav Hašek et d'autres auteurs tchèques, Velimir Khlebnikov, le « mouvement du 4 Mai » en Chine et l'auteur allemand contemporain Heiner Müller.

En dépit de cette abondance internationale, ou alors pour recadrer ces présences intéressantes mais pouvant être perçues comme quelque part marginales à l'intérieur d'un discours qui a eu lieu surtout dans un contexte français, l'introduction, qui dit l'intention de viser une « pragmatique comparée des actes politiques et littéraires », considère l'anarchisme à l'aune du modernisme et voit ses représentations littéraires les plus exemplaires comme étant issues de ce « refus de valider » la représentation que le responsable du numéro adopte des théories d'Eisenzweig. Peu surprenant dès lors que, laissant de côté ou minimisant les propositions constructives du mouvement, et ne voyant dans l'anarchisme que pur refus, littéraire et politique, Veg finisse par évoquer le débat spécieux sur l'existence d'un « anarchisme de droite » où il range, comme d'autres avant lui, Darien à côté de Céline.

La série des analyses monographiques est précédée d'un article théorique d'Uri Eisenzweig intitulé « Fiction et violence entre auteur et Créateur », où l'auteur des *Fictions de l'anarchisme*¹ reprend un certain nombre de thèses de son livre, rapprochant les anarchistes des tenants de l'art pour l'art et soulignant la contemporanéité de la crise du réalisme dans le domaine littéraire avec le développement de l'anarchisme. Cela lui permet de relever chez les écrivains de l'époque aux sympathies libertaires une « conception du langage autre que celle, positive, éclairée, de la dénotation, de la transparence communicationnelle » (18). Dans ce cadre, il revient en particulier sur la fascination des intellectuels pour « l'irreprésentable », auquel s'assimilent l'acte et la théorie anarchistes, quoique sans vraiment relever dans quelle mesure cette fascination ait pu découler d'une simple méconnaissance de la pensée anarchiste de la part de certains

1 Paris : Christian Bourgois, 2001.

écrivains, unie à la séduction du côté spectaculaire de la propagande par le fait. Le critique s'adonne ensuite à une discussion stimulante de la notion de terrorisme, dont le développement forcément limité l'amène à servir quelques affirmations catégoriques mais discutables (« Appeler un état 'terroriste' est évidemment absurde » [22]). Il est vrai cependant qu'il s'intéresse principalement à « la perception des attentats » (24), et donc à la vision partielle et souvent fautive que se faisait la bourgeoisie menacée de la politique anarchiste, et que son raisonnement assimile le terrorisme à tout ce qui est « opaque », avouant toutefois en conclusion que l'illisibilité de l'anarchiste « ne fut pas son fait mais celui de ses lecteurs » (25). On ne peut que se déclarer d'accord avec cette conclusion, surtout compte tenu de l'abondance considérable des écrits théoriques et fictionnels produits par des écrivains anarchistes bien au-delà de la période considérée ici. Eisenzweig procède ensuite à un rapprochement auquel se sont déjà essayés de manière plus sommaire divers articles de presse depuis les attentats du onze septembre 2001, entre le dynamiteur anarchiste et le terroriste religieux contemporain. Ce qui les rapproche serait l'impossibilité de la représentation (l'absence de l'auteur anarchiste d'un côté, celle du divin Créateur irréprésentable chez les religieux musulmans de l'autre). Le parallélisme est évocateur, pour autant cependant qu'on se souvienne qu'il s'agit d'un refus délibéré de la représentation pour les terroristes contemporains, alors que pour ceux de jadis il s'agissait d'abord et avant tout d'une ignorance (autonome ou cultivée) du spectateur, incapable de devenir lecteur ou rétif à faire l'effort requis.

Très varié dans ses contenus, ce numéro souvent stimulant montre bien que le débat sur l'influence de l'anarchisme dans le domaine littéraire est encore loin d'être clos.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Snauwaert, Maïté. *Philippe Forest. La littérature à contretemps*. Nantes : Cécile Defaut, 2012. 432 p.

Philippe Forest a écrit de nombreux ouvrages et articles de critique littéraire, notamment sur l'histoire des avant-gardes et, plus récemment, sur le rapport de l'écriture au réel. Il est passé de l'autre côté du miroir à la suite du décès de sa fille, âgée de cinq ans, et a publié, à ce jour, sept livres au statut problématique : *L'enfant éternel* (1997), *Toute la nuit* (1999), *Sarinagara* (2004), *Tous les enfants sauf un* (2007), *Le nouvel amour* (2007), *Le siècle des nuages* (2010) et *Le chat de Schrödinger* (2013).

Sous le titre *La littérature à contretemps*, Maïté Snauwaert, professeure à l'Université de l'Alberta, propose la première étude d'envergure consacrée à cet auteur. Ces textes y sont attentivement et successivement examinés, dans un style ferme, sensible et élégant. Les ouvrages théoriques ne sont pas inscrits dans le fil chronologique, mais abondamment cités pour éclairer les présupposés et les intentions qui ont présidé à l'écriture proprement littéraire. La position adoptée n'est pas véritablement critique mais empathique, avec les avantages et les inconvénients inhérents à ce type d'approche.

Son principal mérite est de nous introduire dans l'univers littéraire et métaphysique de Forest, d'explorer son projet de l'intérieur. Nous voyons à quel point son écriture procède d'une nécessité intérieure et obéit à une éthique exigeante. D'emblée, il s'est confronté au « désastre du temps » et n'a plus cessé de creuser cette énigme désespérante. D'où la notion de « reprise » qui légitime la fidélité langagière au traumatisme fondateur et le refus de l'oubli. D'où également, le glissement des récits vers l'essai, la méditation, voire la poésie.

Nous voyons bien que cette œuvre procède d'une vision critique de la doxa contemporaine. Récusant aussi bien le deuil réparateur que le puritanisme, la frime postmoderne, l'« ego-littérature », le psychologisme et l'exotisme, Forest assigne à la littérature la mission impossible de dire l'expérience de la perte. Et elle se construit

également sur un système d'échos avec de grands textes du passé, européens (Dante, Hugo, Mallarmé, Joyce) aussi bien qu'orientaux (Issa, Soseki, Oé).

Le travail sur l'intertextualité constitue sans doute l'aspect le plus intéressant de l'analyse de Maïté Snauwaert. En effet, elle ne se contente pas d'éterniser les références invoquées par Forest, elle les développe, et elle recherche d'autres éclairages, dans la Bible, chez Benveniste, Saïd, Baudrillard ou Badiou. Néanmoins, ces tentatives restent limitées et, curieusement, extra-littéraires. Elles concourent moins à décrypter le projet de l'auteur, à le situer dans l'histoire des représentations, qu'à abonder dans le sens de son argumentation métadiscursive et auto-justificative.

Épousant son point de vue, adoptant son vocabulaire et sa syntaxe, au risque de tomber dans la paraphrase et la répétition, le commentaire de Maïté Snauwaert hypostasie la singularité de son entreprise de manière à écarter tout soupçon de parenté avec les auteurs contemporains qui, comme lui, puisent l'essentiel de leur inspiration dans leur expérience personnelle. Alors même qu'est révoquée la notion japonaise de *shishōsetsu*, les catégories de l'autobiographie et de l'autofiction ne sont mentionnées, et implicitement caricaturées, que pour stipuler à quel point la démarche de Forest s'en écarte, les dépasse, les transcende, au point que « la question du genre devient sans pertinence » (p.99). Seuls deux ou trois textes de Camille Laurens et Annie Ernaux semblent dignes de comparaison. Et, en l'absence de toute discussion théorique, « l'identité narrative » de Paul Ricoeur n'apparaît que pour être révoquée.

Un livre sérieux, donc, fort utile pour mieux connaître et apprécier la démarche de Philippe Forest. Mais un livre quelque peu redondant avec l'œuvre, insuffisant pour la situer dans le mouvement des idées et de la littérature actuelles.

*Philippe Gasparini*²

Connon, Daisy. *Subjects Not-at-home: Forms of the Uncanny in the Contemporary French Novel*. Amsterdam/New York: Rodopi, 2010. 295 p.

This well-written study by Daisy Connon is informative and useful on several fronts. Connon makes a cogent argument for the importance of the uncanny as a literary and philosophical operator and then illustrates the various forms and functions it takes through readings of works by three contemporary authors: Emmanuel Carrère, Marie NDiaye and Eugène Savitzkaya. The result is an extended critical study that will appeal not only to readers of these authors but to all those interested in trends and issues in current French literature.

Connon organizes her study into four broad sections. In the first section she gives a detailed analysis and overview of Freud's notion of the *unheimlich*, examining it both in his famous essay and situating how it has been adopted and exploited by subsequent critics. Connon's elaboration highlights the psychoanalytic, aesthetic, ethical, and broadly cultural facets of the uncanny, analyzing its deployment by a series of thinkers from Lacan and Todorov to Cixous (*Prenoms de personne*) and Kristeva (*Étrangers à nous-mêmes*). What comes through in this analysis is the rich, fundamental tension underscored in the uncanny as something both quite familiar and strange or estranged, as the ordinary that is simultaneously extra-ordinary. The instability of this notion, its productive, contradictory unresolve-ability is perhaps emblematic of post-modern culture itself.

Since etymologically the *unheimlich* is tied to the notion of home, 'chez-soi' and to its opposite - a feeling of unease or dislocation - it is logical that Connon perform in her

2 L'auteur est chercheur indépendant. Il a publié les ouvrages *Est-il je ?* (Seuil, 2004) et *Autofiction* (Seuil, 2008). Un troisième volume, *La tentation autobiographique*, paraîtra bientôt.

three subsequent chapters close readings that develop some of the different codes associated with this thematic in works by each of her authors. Chapter 2 looks at the quotidian at home and its dislocation (“Extra-Ordinary Homes”), Chapter 3 at family relations (“De-familiarization”) while Chapter 4 examines “A Narrative Ethics of the Unhomely”. Instead of devoting one chapter to each author, however, Conan takes three separate threads of the uncanny and performs a comparative and contrastive reading of a work by each per chapter. Carrère – who won the Prix Renaudot in 2011 – and NDiaye – winner of the Goncourt literary prize in 2009 – definitely have a higher profile among the general reading public and among scholars of contemporary literature than Savitzkaya. Yet, Conan makes a good argument for including him for this study, as a point of continuity and disruption with the other two authors. The result is a series of directed readings of better and lesser-known works that raises the profile of all the authors studied.

A well written, thought provoking and pertinent work, *Subjects Not-at-home* is a superior piece of scholarship on contemporary French Literature.

Mark D. Lee

Mount Allison University

Glissant, Édouard. *L'Imaginaire des langues, Entretiens avec Lise Gauvin* (2001-2009). Paris : Gallimard, 2010. 117 p.

Cet ensemble d'entretiens avec Lise Gauvin reprend deux textes déjà publiés dans *Introduction à une poétique du divers* (1996 [1995]) ainsi que des textes échelonnés entre 2001 et 2009 dont le dernier – “Passages de langues et territoires du roman” – est entièrement inédit. Ce livre vient compléter les derniers pans de la pensée glissantienne (*Une nouvelle région du monde* (2006) et *Philosophie de la relation* (2009)) en nous donnant un remarquable aperçu de la façon dont Glissant ne cesse d'approfondir ses idées fondatrices (qui remontent aux années cinquante), tout en y ajoutant des variations, des affinements et des prolongements à la portée unique. Tous ces entretiens s'entremêlent et s'agencent de manière suivie et progressive, ce qui permet de faire apparaître cette notion d'imaginaire des langues sur laquelle Glissant s'est penché plus particulièrement vers la fin de sa vie, ce livre étant le dernier texte publié de son vivant.

Reprenons quelques-unes de ces idées (plutôt que concepts, ce mot entraînant avec lui un bagage d'universel que Glissant récuse). D'emblée, Glissant met au cœur de sa poétique de la relation la co-présence des langues, dont aucune ne jouit d'une position supérieure et qu'il détache de toute politique identitaire: “ce qui caractérise notre temps, c'est ce que j'appelle l'imaginaire des langues, c'est-à-dire la présence à toutes les langues du monde” (14). Le Tout-monde glissantien – le monde tel qu'il se dessine à nos yeux – est mû par une défense absolue du multilinguisme et déplore la préséance des monolinguismes sectaires (le français dans la sphère francophone, l'anglo-américain, entre autres). Cet imaginaire des langues est perçu comme une force invisible, aux moyens non exclusivement réservés à l'écrit ou à l'oralité (rôle prégnant de l'audiovisuel, radio etc.), qui fait que nulle pensée, nulle création ne peut plus sourdre d'une seule langue, voire même d'un seul paysage. Cette présence invisible de toutes langues du monde tremble et saigne à chaque disparition d'une langue et d'un peuple, mais elle n'en nourrit pas moins les arts et les pays, les sortant, à leur corps défendant souvent, d'une logique atavique et historiquement mortifère.

Glissant poursuit sa relecture de la production culturelle occidentale en dépliant la logique des genres qui cloisonnent la pensée et qui sont le reflet d'une littérature à bout de souffle, illusionnée par ses certitudes passées et désormais dépassées dans le chaos du Tout-monde : “Je crois que nous pouvons écrire des poèmes qui sont des essais, des essais qui sont des romans, des romans qui sont des poèmes. Je veux dire que nous

essayons de défaire les genres précisément parce que nous sentons que les rôles qui ont été impartis à ces genres dans la littérature occidentale ne conviennent plus pour notre investigation qui n'est pas seulement une investigation du réel, mais qui est aussi une investigation de l'imaginaire, des profondeurs, du non-dit, des interdits" (29-30). C'est ce qui conduit Glissant à mettre à nu les structures véritablement agissantes qui selon lui animent les grandes œuvres qui l'ont nourri, celles de Faulkner et de Saint-John Perse en particulier. Ce sont ces œuvres aux structures opaques, qui disent sans dire, au plus près de ce que Glissant appelle le "dévoilement tragique" (67), qui sont au diapason des mouvements imprévisibles et imprédictibles qui irriguent les turbulences du monde. Auscultant les tragédies linguistiques et humaines qui déchirent le monde, et dont sa Martinique n'est qu'un des multiples symptômes (Glissant est le plus grand théoricien du traumatisme de l'esclavage du colonialisme), Glissant place son espoir dans la création artistique, sous toutes ses formes, et encore plus celles qui sont encore à naître, car elle seule peut agir sur les racines du mal économique et historique, avec son pendant inéluctable – la passivité politique ou le retranchement dans un universalisme arrogant ou un relativisme veule.

"La poésie enfante des bouleversements qui nous changent" (84) est un des leitmotivs de ces entretiens et des livres de Glissant, et il faut insister sur le fait que Glissant conçoit la poésie sous des formes inouïes et non pas seulement courantes. Si la poésie est au "nœud de la littérature" (116), son énergie et sa structure la plus fragile et invisible, elle n'est pas "un art de l'illusion ou du rêve" (44). C'est elle qui permet d'établir une relation, un rapport fertile et lucide, à soi-même, aux autres, au monde, et c'est elle aussi, avec tout un souci d'humilité mais aussi de courage, qui pointe du doigt vers ce qui nous manque, et que Glissant nomme utopie. L'utopie de la poétique de la relation, c'est de la savoir agissante dans les moindres tremblements du monde, au travers des catastrophes et des injustices, et dont la plus criante reste l'aveuglement du vieil universalisme encore régnant dans tous ses discours et ses avatars littéraires ou culturels. L'utopie est aussi l'incarnation d'un imaginaire qui puisse concevoir la totalité-monde (41): oser dire que toutes les cultures ont besoin de toutes les cultures, à l'exception d'aucune.

Faire sortir la pensée de ses gonds, voilà ce à quoi chaque page de ces entretiens vertigineux et calmes nous entraîne, faisant le jour sur nos réflexes hiérarchisants, monolingues (et ce, même si nous parlons plusieurs langues). Il n'est pas question d'élire un pays parmi d'autres (tout en sachant que le lieu et les différences sont incontournables et nécessaires), d'ériger un monument historique ou de céder aux tentations réelles d'une vision folklorisante. La poétique de la relation, plus discrète dans ces entretiens, mais d'autant plus présente, met en avant la solidarité des langues, des paysages, et des étants (Glissant rejette l'être comme étant une conception de l'humain trop entachée de domination occidentale). L'imaginaire des langues exprime et est exprimé par la poétique de la relation. Cet imaginaire concret affleure partout où le regard de Glissant se pose, révélant au passage cinquante ans de méditations sur la beauté, qu'il oppose au beau régulé et classique de la littérature occidentale dans son ensemble, et malgré les illustres prédécesseurs (Rimbaud est singulièrement nommé ici). Pourtant cette beauté se conçoit et est perçue dans les tremblements du monde. Echo de la connivence première ("primordiale et non primitive" [95]) de la préhistoire, où une fusion du même avec un autre qui n'est pas autrui (la nature, l'animal, l'entour) a été tentée et peut-être réalisée, avant la chute dans l'histoire et la rencontre avec un autrui semblable à lui-même, la beauté reste encore à tracer et à relater. Ce ne sera pas dans des œuvres telles que nous les connaissons; ce ne sera pas dans une langue telle que nous la parlons; son langage se fait pressentir mais ne sera jamais fixable, déterminé; sa forme en sera imprescriptible mais n'est pas encore discernable; surtout, reprenant/détournant là Lautréamont, elle "est une aspiration de chacun" (95). Dans le dernier entretien, d'une beauté indescriptible, simple

et riche en énigmes, Glissant nous dit que la littérature – et le roman qui en est son fer de lance – dont l’apogée est encore tout récent, est désormais vouée à la répétition et à la redondance, et que le roman (ainsi que tout son bagage historique et idéologique, son esprit de contrôle) est une forme défunte. De nouvelles formes sont à naître. C’est en poète, le plus grand de la langue française, à l’instar de Césaire, de Reverdy, de du Bouchet, et aujourd’hui de Bonnefoy, que Glissant termine l’entretien: quelle que soit cette nouvelle forme d’art, de beauté, quels que soient les plis et les déplis de l’imaginaire des langues, “cela passera toujours par un poème” (117). Il faut savoir gré à Lise Gauvin d’avoir si soigneusement aidé à faire naître, au fil de questions toujours justes, ces réflexions de Glissant, dont les dernières étaient tout juste en gestation et devaient mener à une nouvelle œuvre. La forme des entretiens se prête idéalement à la pensée glissantienne, si sensible aux improvisations complexes du jazz, et dont l’oralité résonne et tonne aux oreilles des lecteurs, dans un livre qui en est désormais la trace ineffaçable.

Hugo Azerad

Magdalene College, Cambridge

Hess, Deborah M. *Maryse Condé. Mythe, parabole et complexité*. Paris : L’Harmattan (Coll. « Critiques littéraires »), 2011, 197 p.

La critique de l’œuvre de l’auteure guadeloupéenne Maryse Condé a souvent insisté, par le biais d’approches aussi nombreuses que diversifiées, sur la mise en valeur d’une idéologie arimée aux fugacités de l’existence, lesquelles sont marquées paradoxalement d’expectation et d’infélicité identitaires. C’est dans le prolongement sémantique de cette voie interprétative que s’inscrit l’ouvrage *Maryse Condé. Mythe, parabole et complexité* de Deborah M. Hess (2011). Dans une intention plus opératoire que définitionnelle, l’auteur entend procéder à l’analyse exhaustive de la tissure textuelle et thématique de l’œuvre de Condé à la lumière d’une poétique de la complexité, laquelle a été généreusement théorisée dans *Palimpsestes dans la poésie* (2011) et *La poétique du renversement* (2006), et qu’elle définit par « la nature inanalysable des réalités socioculturelles à l’époque contemporaine » (43). L’ouvrage est divisé en deux parties, la première étant consacrée à l’examen du contexte socioculturel et historique antillais, et la seconde, aux manifestations protéiformes de la complexité de la quête identitaire dans l’œuvre de Maryse Condé.

Les trois premiers chapitres, qui forment la première partie de l’ouvrage, sont orientés autour de préoccupations essentiellement contextuelles. Le principe d’indétermination, qui constitue le fondement même de la théorie mathématique et scientifique de la complexité, est tout d’abord examiné par l’auteure dans sa corrélation avec le niveau important de désordre qui caractérise la culture antillaise, lequel serait imputable à plusieurs phénomènes d’ordre naturel, démographique ou encore sociologique. La complexité culturelle et historique qui en découle trouverait, selon l’auteure, son anamnèse dans la littérature antillaise, née de la conjugaison des cultures créole, elle-même une hybridation, et française. La réalité du monde tel qu’il est perçu par les Antillais de tradition francophone ou créolophone mais d’une base linguistique française, la nature de la société antillaise et sa tradition littéraire constituent les aspects du désordre examinés par Hess dans les chapitres suivants. L’intérêt de l’auteur s’ancre, en premier lieu, au contexte historique de la découverte de Maryse Condé des vicissitudes politique et économique qui préoccupaient la société française au cours des années 1950 – déstabilisation de l’infrastructure, dégradation de la situation économique et décolonisation –, soit au moment de son arrivée à Paris. Hess rappelle ensuite le contexte antillais de l’œuvre de Maryse Condé, qu’elle situe dans « le grand Caraïbe ». Les cinq traits de la complexité, à savoir la fragmentation, l’indéterminisme, la présence des variables et des facteurs multiples, la non-linéarité et l’évolution dynamique du système

sont ainsi examinés à partir de l'œuvre des auteurs martiniquais Édouard Glissant, Raphaël Confiant, Patrick Chamoiseau et haïtiens Dany Laferrière et Gérard Étienne.

Précédant d'une visée définitivement opératoire, la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à l'examen de la quête identitaire dans les quatorze romans et recueils de nouvelles de Maryse Condé, s'ancre aux mythes et paraboles sous-jacents aux récits, lesquels sont révélés par les mécanismes théoriques de la complexité. Ainsi un renversement s'opère-t-il dans *En attendant le bonheur* (1988) et *Une saison à Rihata* (1997) à mesure que s'engage la quête fondamentale de l'être et de la mémoire de deux guadeloupéennes qui effectuent un retour « primordial » en terre africaine. Le tarissement observé et engendré, d'une part, par une certaine mythification désarticulée du pays africain et, de l'autre, par l'épuisement des possibles, annonce une parabole de la désillusion et de la dénonciation par rapport aux politiques sociaux-économiques d'un État africain de l'après-indépendance. Au chapitre suivant sont examinés les contradictions inhérentes aux traditions africaines, antillaises et de l'Amérique coloniale que rend manifeste une esthétique du croisement. Alors que la reprise du drame historique de Tituba, figure métonymique de la métisse, dans *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986), construit un mythe parabolique de la traite, de l'esclavage et de la folie collective engendrée par les procès de sorcellerie et la révolte avortée des esclaves, l'acculturation née de l'enchevêtrement ethnique et socioéconomique qui caractérise la communauté utopique de *La colonie du nouveau monde* (1993) fait apparaître, devant le tableau d'un espoir de bonheur appauvri et désincarné par le modèle qui proposait un retour en arrière, la nécessité de fondements juridiques et moraux de la société. La fragmentation des éléments narratifs dans les recueils *Pays mêlé* (1997) et *Le cœur à rire et à pleurer* (1999) et les problèmes d'interprétation qui en découlent sont au cœur des préoccupations du chapitre suivant. Si l'entrelacement, l'emboîtement et la répétition des motifs et des thèmes participent d'une certaine résolution analytique, il demeure que les problématiques de l'insularité, lesquelles sont intrinsèquement reliées à la fragmentation, reproduisent les questions de la définition identitaire et de la nécessité d'une nouvelle formulation. Dans *Les derniers rois mages* (1992) et *Desirada* (1997), la structure narrative et discursive est marquée par une complexification. La fragmentation de la transmission de l'héritage culturelle et la superposition des monologues, d'une part, et la rupture spatio-temporelle dans la narration, de l'autre, engendrent un brouillage mémoriel qui dissimule le problème de l'identification des origines. La contestation des méfaits de l'hierarchisation de la société dans *La migration des cœurs* (1995), avalisée par l'institution du Code noir, est ensuite examinée par l'auteure à la lumière d'un argument soutenu par Joseph Tainter dans son ouvrage *The Collapse of Complex Societies* (1990), à savoir le possible effondrement interne des civilisations complexes. Dans le chapitre suivant, Hess établit la corrélation entre le flou du cadre scénique et culturel dans *Célanire cou-coupé* (2000) et *Histoire de la femme cannibale* (2003), et la bouteille de Klein, figure mathématique qui « se rapporte aux bords étirés de toutes les catégories où aucune ne fonctionne comme prévu [sic] » (154). La complexité engendrée par cette indétermination se rapporte, selon l'auteure, à une parabole à la fois symbolique et féministe. La question du « sacré mythique » dans *La belle Créole* et *Les belles ténébreuses* constitue l'objet d'étude du dernier chapitre de l'ouvrage. Cette notion, associée au manque de repères temporels (163), est en lien intrinsèque avec la parabole exprimée dans le roman, celle de la viabilité d'une société sans structures juridiques ou morales, que rappelle la complexité générée par l'écart entre les illusions et la réalité, et par les facettes identitaires multiples présentées dans les œuvres.

L'originalité de l'approche élaborée par Déborah M. Hess dans *Maryse Condé. Mythe, parabole et complexité* réside principalement dans l'application de la théorie de la complexité au corpus littéraire de Maryse Condé, lequel fait ressortir un aspect fondamental des cultures diasporales : l'ambivalence. La situation de minorité de la

société guadeloupéenne est ici efficacement transposée dans la figure de la parabole, étant, comme le définit François Paré dans *La distance habitée*, «à la fois conceptuellement fermée, c'est-à-dire liée à des exigences de rassemblement et de mémoire collective, et ouverte, c'est-à-dire porteuse d'accueil et nourrie du désir de communiquer avec les autres.» (2003 : 118)

Julia Hains

Université Laval

Chelebourg, Christian. *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*. Clamecy (France) : Les Impressions Nouvelles, 2012.

À la veille du 21 décembre 2012, fin du calendrier maya (définitive ou non selon l'interprétation), le livre de Christian Chelebourg sort au moment propice. C'est le moins que l'on puisse dire. En effet, cette publication porte sur ce que l'auteur appelle les « écofictions » ou les « mythologies de la fin du monde ». Définies comme « les produits [d'un] nouveau régime de médiatisation des thèses environnementalistes » (10), les écofictions réunissent toute œuvre qui mélange « prévision et prédiction, projection et anticipation, menace et annonce » (10). Dans cette perspective, Chelebourg propose d'examiner les mythologies apocalyptiques des sociétés industrialisées de l'Occident pour déterminer l'impact culturel de leurs théories scientifiques sur l'inconscient collectif. L'auteur analyse la façon dont le roman, la bande dessinée, le cinéma et la télévision en particulier exploitent notre peur des calamités en vue de nous divertir. Une question majeure que soulève Chelebourg dans cet ouvrage est si les mécanismes des écofictions nous révèlent notre vulnérabilité ou bien nous assurent de notre ténacité et résistance face aux catastrophes de tout ordre.

Chacun des cinq chapitres se concentre sur une crise à laquelle les sociétés industrialisées doivent ou devront faire face à cause d'un mode de vie fondé sur la surconsommation des produits, l'épuisement des ressources naturelles, les sciences sans conscience, et l'herméneutique de la foi chrétienne. Les crises identifiées sont la pollution (Chapitre 1), le changement climatique (Chapitre 2), les catastrophes naturelles (Chapitre 3), les épidémies (Chapitre 4), et la modification génétique (Chapitre 5). L'intérêt de cet ouvrage se trouve surtout dans l'éventail des sources primaires étudiées. Chelebourg passe sans heurt des films d'horreur (par exemple *The Hills Have Eyes*) aux documentaires politiques comme *An Inconvenient Truth* sans perdre de vue ses axes de lecture. Or le lecteur aurait certainement bénéficié d'une justification du corpus dès l'introduction. Une des faiblesses de cette étude est le déséquilibre en ce qui concerne la provenance des textes choisis. Si les États-Unis sont bien représentés chez Chelebourg, les autres pays industrialisés le sont moins. Qu'est-ce qui explique le manque relatif d'écofictions allemande, française, canadienne et autre ? Est-ce un phénomène américain avant tout en raison de son complexe militaro-industriel ?

Malgré cette critique, quoique mineure, l'argumentation de Chelebourg est bien présentée dans son ensemble. Au bout des cinq chapitres, l'auteur arrive à une conclusion convaincante : au lieu de divertir, les écofictions servent plutôt à provoquer une prise de conscience écologique chez le public. C'est dans l'acceptation de son destin ou l'*Amor Fati*, pour reprendre le titre de la conclusion, que l'être humain apprend à accepter, voire souffrir, ses choix aussi bien que leurs conséquences. Dans cette ère d'incertitudes politiques, économiques, et environnementales, l'œuvre de Chelebourg nous invite à réfléchir à la relation que nous entretenons avec notre monde ainsi qu'à la matière même de nos discours transformés en narration littéraire et/ou cinématographique. Étant donné la récente parution de nombreuses éditions critiques sur l'écocritique, l'écopolitique, et l'écopoétique notamment dans le domaine des études postcoloniales, l'œuvre de

Chelebourg offre à ses lecteurs un nouveau regard sur les sociétés industrialisées, le processus d'autoreprésentation, et le développement d'une sensibilité écologique chez certains des plus gros consommateurs et pollueurs du monde.

Jennifer Howell

Illinois State University

Panicacci, Jean-Louis. *L'Occupation italienne. Sud-Est de la France, juin 1940-septembre 1943*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, Collection « Histoire », 2010. 440 p.

This book fills a substantial gap in the bibliography dedicated to the history of the occupation of some sectors of south-eastern France, carried out by the Italian fascist army between 1940 and 1943. Panicacci's work, in fact, makes available to the reader for the first time a thorough and comprehensive study scrutinizing the instauration, the development and finally the collapse of the Italian zone of occupation which included, at the moment of its maximal expansion in 1942, eight *départements* in the French *Midi*. Since the end of WWII, a considerable series of first-hand accounts and memoirs, alongside numerous journalistic works, reports and academic essays (many of which were authored by Panicacci himself), have been dedicated to the subject. However, besides often being devoted to quite specific issues or queries, the majority of these contributions was dispersed into a multiplicity of publications.

The history of the Italian occupation of south-eastern France can be subdivided into two main periods. Over the course of the first phase, which began in June 1940, the *Regio Esercito* settled into the territory of thirteen French *communes* (among which Menton) and eight hamlets along the alpine watershed. The total expanse of these small territorial enclaves, which remained *de facto* annexed to Italy for the next three years, covered about 840 square kilometres, whereas their overall population counted no more than 30,000 civilians. The second phase began in November 1942. Following the landing of the Allies in French North Africa and the subsequent decision by the Axis powers to invade France's *zone libre*, the Italian zone of occupation was considerably extended. With the important exception of the region of Marseille and the port of Toulon (invaded by the Nazis along with the rest of southern France) it included, besides Corsica, the territories of eight entire French *départements* as well as some additional areas between the Rhone, the Mediterranean, and the Alps. The Italian occupation of south-eastern France continued after the fall of fascism and came to a precipitate end in September 1943, when it dissolved within a few hours of the announcement of the Italian armistice.

The timeline outlined above informs the division of Panicacci's work into three main chapters, respectively titled *L'occupation limitée*, *L'occupation généralisée*, and *La fin de l'occupation*. Each chapter surveys, in quasi-chronological order and often moving from one geographical location to another, both the major and the minor events which occurred in the course of the instalment, the enlargement, and the end of the occupation. At the heart of Panicacci's tripartite study, amidst large quantities of anecdotic and numerical data, lies a description of the everyday life of French civilians. A remarkable amount of attention is dedicated to the opposition and the resistance encountered by the occupying forces; several sections of the book portray the material procedures of maintenance of military and administrative power enacted by the occupiers, including their attempt to reproduce fascist practices of aestheticization of politics in a transalpine context. In this framework, the archival and iconographic materials that are reproduced throughout Panicacci's book (a total of 58 pictures, 35 annexes and 15 other documents such as proclamations and a folk song) acquire considerable interest as they provide unmediated ground on which to unravel the impact of the multifarious, often approximate,

and seldom durable tactics adopted by the fascist agencies to “italianize” both the occupied territories and their inhabitants.

Panicacci’s methodological approach is exemplified by the subdivision of each chapter into a long series of sections devoted to one or more specific theme connected, in one way or another, to the various modes of articulation of the occupation. Some of these subsections describe the military operations staged by Italian troops in specific areas or *communes*; others provide meticulous surveys of the “incidents”, “rumours”, “thefts”, “sabotages”, and even the “sentimental and sexual relationships” that developed between soldiers and civilians. Though all these subsections, when taken together, provide an encyclopaedic portrayal of the phenomenon under scrutiny, Panicacci’s work only sporadically extends into a discussion of the Italian occupation’s overall historical importance. A brief assessment of its wider magnitude and effects, in fact, is outlined only towards the book’s end.

The massive amount of data contained in *L’Occupation italienne* paves the way for a considerable series of future possible trajectories in scholarly investigation. A paramount example of the research potential that Panicacci’s study unveils is constituted by a thorough discussion of the reasons for which the Italian occupying agencies, including fascist authorities and police officers, did not adopt the anti-Semitic policies enforced by the Vichy regime. Far from constituting an unproblematic demonstration of *italico buonismo*, such an important historical epiphenomenon still needs to be accurately scrutinized. This can be done by exploring the conspicuous bibliography that concludes Panicacci’s book and that includes written and oral testimonies, numerous scholarly works, several filmic documents and a few internet websites. Key complementary information may be derived from the written first-hand accounts of the persecution of the Jews which occurred in south-eastern France after the end of the Italian occupation, such as Stella Silberstein’s *Hotel Excelsior* or Harry Burger’s *Biancastella: a Jewish Partisan in WWII*. The history of the Italian zone of occupation, it should be noted, also informs a constellation of literary works that include Italo Calvino’s *Gli avanguardisti a Mentone*, Jean-Marie Gustave Le Clézio’s *Étoile errante*, and François Maspéro’s *Le temps des Italiens*.

Paolo Matteucci

Dalhousie University

Roy, Monique. *Le Chant des nuits heureuses*. Sudbury: Prise de Parole, 2010. 242 p.

Deeply scarred by her dysfunctional mother’s preferential treatment for her younger sister and wounded by a younger sister’s unforgivable betrayal, Caro seeks refuge in the quiet life, writing children’s fiction: “C’est probablement pour éviter d’ouvrir la boîte de Pandore que j’écris pour les enfants. Avec eux c’est un imaginaire fait de magie où le rêve est possible” [170]. Her summer haven on la Baie des Chaleurs allows her time to write, reflect and connect with the beautiful land of her youth, surrounded by people who care for her and help her heal the anguish of her past. Her calm is shattered when her beautiful sister Maryse arrives unexpectedly, and painful memories resurface: “J’ai tenté de continuer ma vie comme si de rien n’était. Ça n’a pas été facile en tout cas ...” [33].

Ten years have passed since they last saw each other, and much has changed, but Caro knows not to trust the manipulative sister whose extreme sense of entitlement allowed her to break family bonds by seducing Caro’s first boyfriend. At the same time, Maryse’s reappearance in her life reveals the fissures in the protective coating Caro has formed around her broken heart: “Et dire qu’avant son arrivée je croyais avoir glané suffisamment de sagesse au fil des années pour me défendre contre ses agressions [...]

Mais sa seule présence a suffi pour que mon courage s'écroule comme un château de cartes" [111-2].

Caro has learned to hide her fragile emotional state by erecting a protective wall, best embodied by her reluctance to take her slow moving relationship with Alain, her widowed neighbor, to a higher level. Her sister's arrival forces her to finally confront deeply buried psychological issues, and allows her to see her Maryse in a new light: no longer as the golden child, but as a "victime du favoritisme" [26], who finds herself ill-prepared for the realities of adult life. When Maryse first arrives, Alain, a professor of psychology, tells Caro that her presence could be psychologically beneficial to her: "En fait, c'est souvent une bonne occasion de faire un retour en arrière, une sorte de triage pour mettre les vieilles douleurs à leur place afin qu'elles ne contaminent plus le présent" [51].

The sisters' reunion is borne of "malheureuse nécessité" [12], and indeed provides Caro the closure needed for her to understand and move beyond her unhappy past. However, allowing Maryse back into her life opens Caro's world to unpredictable dangers and the possibility of loss. Maryse's instability and bouts of violence reveal a sense of desperation that threatens Caro's carefully built home and community. Caro grudgingly welcomes her sister in her home, all the while torn between family loyalty and self-preservation. Unable to evict her sister, Caro confides her friends, who fear for her life: "Avec son côté victimaire et l'absence totale de jugement dont Maryse fait preuve, je me demande sérieusement jusqu'où elle pourrait aller dans certaines circonstances" [109]. Maryse's spiraling reckless behavior and suicidal or homicidal innuendos point to an inevitable tragedy that keeps the reader in suspense until the dramatic conclusion.

Kirsten Halling

Wright State University